Geo Roy

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 23 MARS 1899. No. 6.

AVIS.

Nous prions nos lecteurs et abonnés de nous faire parvenir au plus tôt le prix de leur abonnement de 1898, s'ils ne l'ont pas encore payé, et aussi celui de 1899 qui est maintenant dû. Ils nous rendront un grand service et nous permettront ainsi de continuer l'œuvre que nous nous sommes donnée à accomplir, le rapatriement des canadiennes-français des Etats-Unis et la colonisation de nos territoires. Nous exprimons l'espoir que notre appel sera entendu.

LETTRE A NOS FUTURS COLONS.

Monsieur et cher ami,

L'on me dit que, depuis quelque temps, vous songez à venir vous établir sur nos belles terres du Nord-Ouest Canadien. Est-ce vrai? J'en serais fort aise. Si réellement vous avez formé ce projet, mes félicitations vous sont acquises, et je fais des vœux pour sa prompte réalisation.

Permettez, Monsieur, que, dans le seul but de vous être utile, je prenne la liberté de vous énumérer les divers avantages que vous trouveriez en venant prendre des terres, pour vous et pour les vôtres, dans nos colonies nouvelles.

C'est une chose connue et admise partout que le sol du Manitoba et du Nord-Ouest est de qualité supérieure et qu'il produit admirablement bien toute espèce de grains et de légumes. Le rendement moyen pour les cinq dernières années a donné un résultat de 37 minots par acre.

L'avoine rend bien mieux que cela: un champ de 35 arpents a donné la récolte de 2,450 minots.

C'est une erreur de dire que nous manquons de bois pour nos constructions, nos clôtures et notre chauffage. Ce préjugé a été répandu par des gens qui n'ont visité qu'une partie de l'Assiniboine (partie que traverse le chemin de fer.) Si l'on monte au Nord, au Lac Dauphin, à Prince Albert, à Battleford, à Edmonton, on trouve des limites où l'on coupe, chaque année, des millions de pieds de bois.

Ces limites sont mises à part et conservées par le gouvernement pour servir à l'usage exclusif du colon.

L'eau est facile à se procurer, soit dans les rivières, les lacs, les criques nombreux que l'on rencontre partout, ou dans des puits creusés à des profondeurs peu considérables. Les 700 familles canadiennes établies dans le district attesteront la vérité de ce que j'avance.

En quelques endroits, l'eau des puits creusés à 20 ou 25 pieds, est un peu dure ou goûte l'alun, mais on y remédie en creusant des puits artésiens, qui donnent toujours entière satisfaction.

Nous avons trouvé, le long des rivières, et même au milieu de la prairie, des mines de charbon magnifiques, où le colon peut facilement aller chercher sa provision de combustible. L'on paie le charbon $2.00 la tonne livré à domicile. M. E. Chevigny, qui demeure à 2½ milles de Morinville, en creusant la terre pour un puits, a trouvé, à 12 pieds de la surface, une couche de charbon de 14 pieds d'épaisseur.

Le climat, quoiqu'on en dise, est à peu près le même que dans la province de Québec. Les colons qui demeurent au Nord-Ouest depuis six ou huit ans, vous diront qu'ils n'ont jamais été plus incommodés par le froid, qu'ils ne l'ont été dans les différents endroits où ils ont demeuré auparavant.

L'aspect du pays est joli, gai, plaisant; la prairie est unie, plane, recouverte d'une luxuriante végétation qu'il est beau de voir durant les mois d'été. Il n'y a pas de roches, pas de souches, pas de côtes, pas de savanes, pas de marécages; c'est un terrain solide, ferme, qui n'offre aucun obstacle à la charrue. On voit, ça et là, de jolis bouquets de bois touffus et verdoyants, paraissant avoir été semés exprès pour briser la monotonie de la plaine et offrir aux nombreux troupeaux d'animaux un ombrage bienfaisant.

La culture est facile; un habitant qui aime sa profession éprouve de la jouissance à travailler son champ. L'un d'eux me disait: "C'est un plaisir de travailler par ici; l'on n'a pas comme en bas, à s'atteler sur la charrue pour la dégager des racines; ici elle va toujours de l'avant."

Je ne parle pas de nos marchés, de nos établissements religieux, des facilités de communication, des améliorations de toutes sortes dont nos colonies sont favorisées; téléphone, télégraphe, magasins, moulins à farine, moulins à scie, manufactures de tous genres pour le besoin des colons; des médecins, des avocats, un journal français, etc., etc, etc.

En vérité, il ne nous manque que des bras, des familles, du monde, pour compléter nos paroisses, et nous aider à développer les ressources de notre beau pays.

Quand l'on songe au grand nombre de familles qui végètent sur de mauvaises terres, qui travaillent jour et nuit, et épargnent cent pour cent, pour payer de gros intérêts, qui ruinent leur santé et épuisent leur vie, sans résultat, sans fruit, sans espérance; nous nous sentons pris de pitié et désirons par tous les moyens, faire connaitre à tous ces braves gens qu'à 100 heures de marche de chez eux, il y une terre vacante qui les attend, une population sympathique qui les invite, un avenir assuré qui s'offre à eux.

Puissé-je être en état de dire ces vérités à tous ceux de nos compatriotes qui ne voient pas leur travail rémunéré, qui désirent améliorer leur position et qui déjà ont jeté les yeux en dehors de leur paroisse natale, pour trouver un endroit favorable pour y conduire leur famille.

L'on me rendrait un grand service, en me donnant l'adresse de ceux qui veulent laisser la Province de Québec; je me ferais un plaisir de correspondre avec ces familles; je leur fournirais les informations voulues sur nos colonies de l'Ouest, et je ne doute pas que la vérité arrivant à leur connaissance, nous eussions le plaisir de compter plusieurs familles de plus dans nos belles paroisses du diocèse de St. Albert.

Je vous prie humblement, mon cher ami de lire cette longue lettre, de la faire lire à vos parents, et de la passer à vos voisins et amis. Croyez qu'en vous l'adressant je n'ai eu d'autre but que celui de vous rappeler des vérités que vous n'ignorez pas mais que vous avez peut être oubliées.

Si vous êtes vous-même dans l'occasion de me demander des informations plus détaillées, je serai heureux de vous répondre; si quelqu'un de vos amis se sent pris du désir de se faire pionnier au Nord-Ouest, veuillez m'en prévenir; vous nous rendrez à tous deux un service signalé.

J'attends une réponse de votre part et vous prie de me croire avec considération,

Votre tout dévoué,

J. B. MORIN, Ptre.

LETTRE DE MGR. LANGEVIN.

Archevêque de St. Boniface, Man., le 28 février, 1899.

A M. Théophane Bertrand, Secrétaire de la Société de Colonisation de St. Boniface.

Mon cher Monsieur Bertrand,

Votre invitation d'assister à une réunion de la Société de Colonisation de St. Boniface me fait grand plaisir, parcequ'elle indique un mouvement sérieux dans le sens du progrès, et je regrette de ne pouvoir y assister.

Jamais le moment a été plus favorable pour amener des colons au pays, et j'ai l'âme navrée quand je songe qu'un si grand nombre de nos compatriotes comprennent si peu les immenses avantages qu'offrent le Manitoba et le Nord-Ouest, à tous ceux qui veulent établir une nombreuse famille. On le reconnaitra plus tard, mais il sera trop tard!! Combien vont chercher au Klondyke la fortune, qui va fuir devant eux et qu'ils auraient trouvée dans le sol manitobain.

Comme le gouvernement fédéral se donne beaucoup de peine pour augmenter la population et qu'il fait même venir, à cette fin, de l'extrémité de l'Europe des peuples étrangers, je ne doute pas qu'il ne soit disposé à favoriser l'émigration de nos compatriotes qui sont tout près de nous dans l'Ouest américain, et auxquels il suffirait de tendre la main en les aidant à venir. Le projet de M l'abbé J B Morin, dans ce sens, est admirable et sa réalisation serait une source de richesse pour le pays.

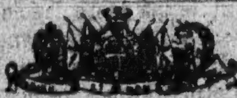
Il me semble que c'est le moment de profiter de la bonne volonté du Ministère de l'Intérieur et de demander notre part de protection. Il nous faudrait un bureau de renseignements pour les colons de langue française qui peuvent nous venir du pays voisin ou de la France et de la Belgique. Il y a là une lacune considérable, et nous avons souvent entendu des plaintes à ce sujet. Je suis convaincu que l'habileté et le bon vouloir ne manquent pas au département d'immigration à Winnipeg, mais il faudrait du renfort.

De notre côté, il faut employer une grande activité et établir des branches de la société de colonisation dans chaque paroisse, afin d'aider les colons déjà établis et d'en faire venir d'autres. Je puis vous promettre que mes prêtres se feront volontiers "missionnaires colonisateurs" dans un but religieux et patriotique, comme plusieurs l'ont déjà fait avec tant de succès dans le passé.

Veuillez me croire,

Votre tout dévoué,

† ADÉLARD, O. M. I.,
Arch. de St. Boniface.



Soumissions pour un Permis pour Couper du bois sur les Terres de la Puissance dans le District d'Alberta.

Des soumissions cachetées adressées au soussigné et marquées sur l'enveloppe "Soumission pour la Limite à Bois No. 849," à être ouverte le 1er jour de Mai 1899, seront reçues à ce département jusqu'à midi Lundi le 1er jour de Mai 1899, pour un permis de couper du bois sur la limite No. 849, comprenant une superficie de trois milles carrés, plus ou moins, située sur le côté sud de Half Moon Lake dans le district ci-dessus, et décrit comme suit:—Commençant ½ mille à l'est du Pont du Deep Creek sur le chemin d'Edmonton à Athabaska Landing; de là à l'est 3 milles; de là au sud ½ mille; de là à l'ouest 1½ mile; de là au sud 1 mile; de là à l'ouest 1½ mile; de là au nord 1½ mile, au point de départ.

Les règlements suivant lesquels un permis peut être émis peuvent être obtenus à ce département ou au Bureau de l'Agent des bois de la Couronne à Edmonton.

Chaque soumission devra être accompagnée par un chèque accepté par une banque incorporée en faveur du Député Ministre de l'Intérieur pour le montant du bonus que l'applicant est prêt à payer pour un permis.

Aucune soumission par telegraphe ne sera prise en considération.

JOHN R. HALL,
Secrétaire.

Département de l'Intérieur,
Ottawa, 4 Mars, 1899.

AVIS.

M. N. J. Eldon a été appointé successeur de M. A. E. Voyer comme agent et collecteur de la Singer Mfg. Co.

J. W. CLARK, Manager.

PERDUE—Une robe de voiture d'hiver, en fourrure, pattes de chats sauvages, sur le chemin de Edmonton à St. Albert. Prière de la remettre aux soins de H. Brosseau, St. Albert. 51-53

MAGNIFIQUE TERRE a vendre, 92 acres en culture, toute cloturée, avec maisons, étables, graineries. Occasion exceptionnelle près de St. Albert. S'adresser au bureau de

L'OUEST CANADIEN.

TROUVES—errants parmi mes animaux un poulain étalon, âgé de deux ans, couleur noire, les deux paturons de derrière blancs, sans aucune marque apparente. Une jument âgée d'environ deux ans, couleur rouge, les deux paturons de derrière blancs jusqu'aux jarrets.

ALCIDE LENSEIGNE,
SW ¼ 18-53-25, W of 4.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 23 Mars 1899.

UN HOMME AVERTI EN VAUT DEUX.

L'assemblée de mardi soir, pour discuter l'opportunité de fonder à Edmonton un hôpital "non-sectarian," a prouvé au-delà de toute évidence que les organisateurs de cette assemblée n'ont aucun reproche sérieux à faire à nos vaillantes Hospitalières. En effet, dans la discussion de mardi soir, il n'a nullement été question du caractère "sectarian" de notre hôpital, et l'on s'est prudemment gardé de porter aucune accusation nouvelle; le rapport des médecins mécontents, Wilson, Braithwaite, McInnis et Harrison est le seul prétexte qu'ont les promoteurs de cet hôpital "non-sectarian.

Nous avons trop confiance dans le bon sens de la population protestante de cette ville pour croire qu'elle s'embarquera à la légère dans une entreprise de ce genre.

Quant à nous, nous n'avons pas d'objection à la formation d'aucun hôpital public ou privé, si des particuliers veulent mettre la main en poche pour payer les frais; mais nous ne voudrons pas que ce nouvel hopital "non-sectarian" devienne une nouvelle charge pour la municipalité d'Edmonton, qui en a tant d'autres déjà, et voilà pourquoi nous croyons devoir dire aux contribuables de notre ville, s'ils sont en frais d'être généreux, de penser à l'aqueduc, au marché, aux bâtisses d'immigration dont nous avons certainement plus besoin que d'un nouvel hopital "non-sectarian". Un homme averti en vaut deux.

UNE OEUVRE NECESSAIRE.

De tous les problèmes qui se passent à l'heure présente et dont la solution importe à l'avenir de la population de langue française au Manitoba comme au Nord-Ouest, il n'en est pas de plus nécessaire que celui de l'immigration.

L'on peut affirmer hautement que de ce seul problème dépend tout entier l'avenir de notre race, car justement résolu, il donne satisfaction à tous les autres: c'est la clef de voûte de notre édifice.

En effet, le nombre encore trop restreint de notre population française ne nous permet point de compter sur le seul accroissement normal de la natalité pour maintenir l'équilibre de la minorité anglo-saxonne; et cet équilibre rompu c'est dans un avenir prochain la disparition de notre langue, submergée par l'afflux incessant des vagues anglo-saxonnes.

Il nous faut le nombre, la quantité.

Il nous les faut dès maintenant sans plus tarder, car d'ici quelques années, la disproportion sera telle que tous nos efforts resteraient impuissants à rétablir l'équilibre.

Il nous les faut dès maintenant parce que tout retard est une perte double; nous perdons non seulement les colons mais encore les enfants que ces colons, auraient eu; 10,000 colons établis au Manitoba il y a dix ans représenteraient aujourd'hui un accroissement de 1,500 enfants.

L'immigration est donc une œuvre nationale à laquelle tous nous devrions avoir à cœur de travailler de toutes nos forces et par tous les moyens possibles.

Malheureusement, une idée fausse domine parmi nous; on s'en remet au gouvernement du seul soin de nous fournir cette immigration, on laisse à lui seul la tâche, et l'on ne s'occupe guère de la question que pour critiquer le gouvernement sur ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas.

Nous le répétons, c'est une conception déplorable, et qu'il importe de changer si nous voulons obtenir des résultats appréciables.

Il faut que l'initiative individuelle seconde sans relâche l'action gouvernementale at pour ce faire il y a mille moyens.

Combien de colons venus au Manitoba, s'en sont retournés par notre faute? parce que nous n'avons point à les diriger, conseiller, les aider, parce que nous les avons abandonnés dès leur arrivée et livrés sans défense aux manœuvres des autres?

Ils s'en sont retournés, découragés, dégoûtés et bien décidés à empêcher ceux qu'ils pourraient, de suivre leur exemple.

C'est là surtout que doit s'exercer l'action individuelle, et pour cela une société de colonisation bien dirigée est absolument nécessaire.

Mais pour qu'une société de colonisation puisse agir utilement il lui faut avant tout, l'argent, le nerf de la guerre. Or le gouvernement ne peut suffir à tout et la subvention qu'il peut accorder ne saurait être assez considérable pour permettre à une société de remplir toute sa tâche.

Puis il importe que les sociétés de colonisation ne soient point à la disposition d'un changement de gouvernement, de dispositions plus ou moins favorables, il faut que son œuvre soit continue, incessante, sans arrêt.

Il faut donc trouver un moyen de procurer de l'argent.

Il y en a un, des plus simples des moins onéreux et qui a fort bien réussi dans des cas semblables,

Pourquoi ne pas former une société basée sur les mêmes principes que l'œuvre de la Propagation de la Foi, par exemple, ou celle de l'enfance, ces œuvres qui comptent aujourd'hui leur revenu par millions.

Le principe en est simple.

Une cotisation de 1 cent par semaine ou de 5 cents par mois.

Voilà une somme que tout le monde est à même de donner et justement parce que tout le monde peut y coopérer, le résultat final atteint un chiffre considérable.

Mettons que sur toute la population canadienne-française on recueille 1,000,000 de souscripteurs chacun donnant 5c par mois, soit 60c par année, on obtient ainsi $600,000.

$600,000! repartis entre entre une dizaine de sociétés de colonisation! quels résultats ne pourrait-on point opérer!

Les frais de collection sont nuls, en se conformant à la règle suivie par la Propagation de la Foi.

Un "dizainier" recueille les souscriptions de dix membres et les envoie chaque année ou chaque semestre au bureau désigné qui centralise.

Quel serait le Canadien-Français assez peu patriote pour ne point s'imposer ce léger sacrifice dont il bénéficierat le premier puisqu'il serait consacré au développement de notre influence?

De plus, il est permis de croire qu'aux Etats-Unis, en France, en Belgique, dans toutes les nations catholiques et parlant le français, l'on pourrait recueillir un grand nombre d'adhérents puisqu'en fin de compte, le but de l'œuvre serait le maintien de la langue et de la croyance.

Nous croyons fermement qu'une œuvre semblable peut facilement être entreprise et qu'elle réussirait rapidement.

Que faut-il pour cela? l'initiative de quelques personnes patriotes.

La presse française toute entière apportera son concours unanime, le clergé sera certainement le premier à encourager une pareille entreprise, et nos concitoyens répondront tous à cet appel.

Notez bien, que cette façon se trouve résolu d'une manière générale et indépendante des petites rivalités de clocher la grande œuvre de l'immigration catholique française.

Les fonds seront appliqués aussi bien à Québec, au Lac St. Jean, aux colonies d'Ontario qu'au Manitoba et Nord-Ouest.

Enfin, et c'est sur cette idée surtout que nous insistions car elle est la plus importante, cette œuvre assurerait l'œuvre de colonisation indépendamment de tout gouvernement; elle mettrait la colonisation à l'abri des hostilités possibles, des influences contraires.

Ce serait donc le succès assuré, forcé, malgré vents et marées

La chose vaut qu'on l'a discute et surtout qu'on se mette immédiatement à l'œuvre:—L'Echo de Manitoba.

COLONISATION.

Nous sommes heureux de pouvoir publier en première page la lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque. Cette voix qui continue les traditions du vénérable Monseigneur Taché, ira remuer les cœurs, soulever les sympathies, éveiller l'attention de tous ceux qui songent, inquiets, à l'avenir de leurs familles et de l'influence de notre race.

Il est certain que nos régions offrent des ressources sur lesquelles trop de nos nationaux ont fermé les yeux. Souvent des appels sont partis d'ici, chaleureux et convaincus, conviant ceux de nos compatriotes qui se croyaient dans l'obligation de quitter leurs paroisses natales, à venir se tailler dans nos plaines un patrimoine familial,

Ces appels n'ont pas été sans résultats, De belles paroisses ont été fondées, et le nombre s'en est augmenté tous les ans.

Mais, comme le dit Mgr Langevin, quand on voit tant d'étrangers au sol canadien se précipiter vers le Manitoba, on éprouve un serrement de cœur à penser que nos gens se sont laissés devancer et dépasser.

Mais il est toujours temps. Non pas de déloger les autres! O non! Nous ne préchons pas l'antagonisme. Les forces d'une nation se composent de tous ses paisibles citoyens. Seulement, on ne peut trouver exorbitante, que nous songions à nous fortifier suffisamment pour nous faire respecter.

La société de colonisation a eu de nouvelles réunions où la résolution très importante, d'appuyer le projet de repatriement de M. l'abbé Morin, a été appuyé. Elle a décidé de se mettre en outre en rapport avec le gouvernement pour l'engager à prendre des mesures propres à faire réussir le mouvement dont elle prend l'initiative. Nous ne pouvons que l'en féliciter et l'assurer de toutes nos sympathies. Nos colonnes lui sont ouvertes. Nous signalerons avec empressement ses efforts, nous les seconderons, en faisant connaitre les avantages de notre province et en conviant nos nationaux à venir en profiter.—Le Manitoba.

Tribune libre,

Nous n'entendons pas être responsables des opinions politiques ou autres exprimées dans cette colonne. Toute correspondance devra être signée d'un nom de plume ou du nom véritable de l'auteur qui devra en toute occasion être fournie à la rédaction.

Sero verum aliquando tamen.

M. le Rédacteur,

Peut-on raisonnablement s'étonner de ce que le monde ne paie pas quand le gouvernement lui-même donne l'exemple de le faire?

Depuis le 10 de Novembre dernier que mon compte contre le gouvernement, pour mes services comme Député Officier Rapporteur lors de la dernière élection provinciale, leur a été envoyé, et je suis encore à savoir le dénouement de ma juste réclamation.

En présence d'une négligence aussi grossière, n'ai-je pas raison de dire que les administrateurs de nos affaires publiques font bon vin, bonne chair, mais qu'ils dorment et qu'ils dorment d'un lourd sommeil sur les affaires du peuple?

Quand il s'agit de venir devant le peuple briguer ses suffrages, on fait fort étalage de zèle, de dévouement et de patriotisme, mais on est pas sitôt réinstalés dans nos moelleuses banquettes ministérielles, que notre premier soin est d'y savourer a satiété les paresseuses et voluptieuses délices de notre sinécure et toi, peuple, va paitre!

Permettez-moi, M. le Rédacteur, de vous charger du soin, de régler cette affaire en votre qualité de Représentant. Veuillez sonner le réveil sous les voûtes parlementaires et faire retentir, avec l'éclat de la trompette légendaire au jour du jugement, l'étonnante nouvelle, qu'ici comme ailleurs, tant salubre que soit le climat, pour vivre, il faut manger.

Je suis, M. le Rédacteur,
Votre tout dévoué,
L. LEPAGE.

Fort Saskatchewan, Mars 4, 1899.

LA ST. PATRICE A EDMONTON.

A heures, temps fixé pour la messe solennelle, tous les Irlandais de la paroisse étaient rendus à l'Eglise St. Joachim, ainsi qu'un bon nombre de Canadiens-français. L'autel était bien décoré pour la circonstance ainsi que la chpelle latérale, où était placé une image de St. Patrice. Tous les membres du chœur étaient présents et ils chantèrent avec entrain et succès la messe et le beau cantique au patron de l'Irlande. Le Rév. Père Leduc donna un bon et solide sermon, et le Rév. Père Grandin, Supérieur de la mission du Lac la Selle, chanta la messe.

A la communion on vit s'approcher timidement de la sainte table plusieurs personnes étrangères; c'étaient de pieux Irlandais, qui depuis de longues années se trouvant dans l'impossibilité de pratiquer leurs devoirs religieux, ont voulu réjouir le cœur de St. Patrice en venant communier le jour de sa fête.

XXX.

EGLISE ST. JOACHIM. Règlement du Carême et heures de Offices.

TOUS LES DIMANCHES.

1ère messe à 8h a.m.
Grand'messe à 10.30h a.m.
Catéchisme, 3h p.m.
Vêpres et Bénédiction, 7h p.m.

Instruction ou sermon à tous les offices, alternativement en français et en anglais, et occasionnellement en langue Crise.

PENDANT LA SEMAINE.

Messe tous les jours à 8h a.m.
Office religieux tous les soirs à 8.30 p.m., excepté le samedi,

VARIETES.

A lire L'Ouest Canadien, fidèle écho de ce qui se fait et se dit dans le district d'Edmonton, on sent qu'il passe sur les bords de la Saskatchewan un souffle de vie et de prospérité.

Pendant qu'en Europe on ne songe qu'aux armements, à la guerre et à ses horreurs et qu'on redoute les progrès croissants des pays nouveaux, ici, en Amérique, nous envisageons l'avenir d'un œil calme et confiant. Aux Etats-Unis cependant il est une ombre au tableau, Cuba, les Philippines sont des spectres qui hantent le cerveau de plusieurs ; les grèves se multiplient et deviennent un sujet d'alarmes ; les vieilles provinces du Canada ont aussi leurs cauchemars. Seuls, les Territoires du Nord-Ouest, libres de tout soucis et de toute inquiétude, jeunes, vigoureux, riches, vivent sous un ciel sans nuage et entrent dans l'âge d'or de leur existence.

Vous conseillez, M. le Directeur de L'Ouest Canadien, à ceux qui le peuvent d'aller partager votre bonheur ; il est à souhaiter que vous soyez écouté. L'Alberta, c'est la terre de l'espérance, c'est le pays de l'avenir.

***

L'Ouest Canadien nous apprend que le Rév. Père Lacombe est de retour de la tournée d'apôtre qu'il vient de faire dans la province de Québec.

Il est vraiment merveilleux de voir ce vieillard aux cheveux blancs se montrer l'homme de zèle et d'action que l'on sait, et ce n'est pas sans besoin, pensons-nous, qu'il songe à se reposer un peu.

Durant son séjour à Montréal il a adressé la parole dans presque toutes les églises paroissiales de cette ville ; et souvent il a prêché jusqu'à trois fois le même jour.

J'aime à croire que ses efforts ont été couronnés de succès et que le bon père a rapporté de quoi fournir encore à sa chère colonie de St. Paul des Métis la subsistance et le développement.

J'ai assisté à une de ces conférences du Rév. Père Lacombe, et il m'a semblé que les principaux motifs invoqués par lui en vue d'obtenir une obole, au profit de son œuvre, étaient au nombre de trois à savoir : 1o. Les métis sont nos frères par le sang et la foi ; 2o. Ils ont été le trait d'union entres les missionnaires catholiques et les sauvages ; et 3o. Ils ont été les facteurs et les guides de la cipilisation dans les plaines de l'Ouest.

***

Il est peu de personnes ayant été mêlées à la politique qui, sans avoir été ministres ou même députés, soient aussi universellement connus que Charles Thibault. C'est un de ces hommes qui se signalent à l'attention publique par l'éclat de leurs talents ou de leurs mérites, et, cependant, soit défaut d'ambition ou de constance, soit excès de générosité, ne parviennent guère aux postes élevés.

Actuellement il cumule des fonctions quelconques à Ottawa ; bien entendu, ce ne sont pas les libéraux qui l'ont placé là. Depuis assez longtemps on n'avait point ouï parler de lui, quand, il y a déjà quelques semaines, il est venu à Montréal donner une superbe conférence. J'ai eu le bonheur de l'entendre, et, croyez-moi, si Charles Thibault a vieilli, son éloquence, sa verve intarissable n'a pas vieilli, et il est toujours charmant orateur, l'ancien jouteur bleu dis Bois-Francs. Il sait encore se distinguer par l'originalité de ses idées.

Ainsi, s'appuyant sur un passage de la Bible, il nous a prédit la fin du monde pour bientôt. Selon lui, les Russes obtiendront, sous peu, la suprématie en Europe, et de là ils s'étendront comme un torrent par tout l'univers. Or, quand les cinq continents reconnaitront l'autorité d'un seul, ce sera le moment, l'Archange Gabriel, au son de sa trompette, convoquera les vivants et les morts dans la vallée de Josaphat pour le jugement dernier.

***

Un grand journal des Etats-Unis commente les travaux accomplis par le Congrès de Washington à sa dernière session, remarque qu'il y a eu scission parmi les démocrates et que les républicains ont perdu de fortes et nombreuses adhésions.

Qu'est-ce donc? Les lignes de démarcation des partis politiques seront-elles brisées? et pour commencer le vingtième siècle faudra-t-il tout refaire à neuf? Car il arrive qu'au Canada, du moins à Montréal, c'est un peu la même chose que dans la République voisine. Ainsi plusieurs conservateurs marquants supportent le gouvernement Laurier, pendant que le Club Geoffrion et d'autres institutions moins bruyantes jadis libérales, sans se réclamer aujourd'hui de l'opposition, se décorent pourtant de l'épithète, ronflante "d'anti-tartiste" et affirme que les libéraux, depuis qu'ils sont au pouvoir, n'ont rien fait pour le peuple.

Mais, à mon seus, il serait facheux que l'on attachât trop d'importance à ces associations ; elles se détournent de leur fin dès qu'elles prétendent, bon gré mal gré, imposer leurs vues à ceux qui régissent le pays.

***

Les fils de la Verte Erin, suivant une coutume conservée avec un soin jaloux, se préparent à chômer leur fête nationale.

Nous ne saurions trop les louer de l'ardeur et de l'enthousiasme qu'ils déploient en ces circonstances.

Fêter le patron d'une nationalité, c'est faire revivre le passé de cette nationalité ; c'est s'honorer soi-même en honorant les grands morts qui se sont sacrifiés sur l'autel de la patrie.

Que les Irlandais, au jour de la St. Patrice, rappellent leurs deuils et leurs martyrs, qu'ils évoquent les grandes figures qui ont immortalisé leur race, O'Connell, Curran et ces autres défenseurs de leurs droits outragés—et nous n'aurons pour la malheureuse Irlande que plus de sympathie et d'amour.

Wilfrid Gariépy.

Montréal, 11 Mars 1899.

NOTES LOCALES.

La glace en certains endroit mesure 3½pieds d'épaisseur.

Nous publions en 2e page une correspondance de M. W. Gariepy qui est très intéressante.

Il est question de diviser le district électoral d'Alberta en faisant passer la ligne de division a Red Deer.

Les travaux du brise-glaces avancent très rapidement et tout fait présager la completion prochaine des travaux.

Le concert donné le soir de la St Patrice a été un grand succès et les organisateurs ont droit à nos félicitations.

Notre directeur partira pour Regina samedi le 1er Avril prochain pour suivre les travaux de la prochaine session de l'Assemblée.

"The Advertiser" est le titre d'un nouveau journal bi-mensuel publia South Edmonton par M. J. D. Skinner. Nous félicitons le nouveau confrère et lui souhaitons succès.

Les colons commencent à arriver avec leur bagage de toute description. Notre population va augmenter sensiblement cette année si les perspectives et les espérances se réalisent.

Notre ami M Léon Moret a été élu bourguemestre du village Fort Saskatchewan par une majorité de 24 voix sur son concurrent M. P. Smalley. Nos sincères félicitations à notre ami.

Nous offrons à M. Cléophas Turgeon nos sincères condoléances pour le malheur qui vient de le frapper par la mort de son jeune enfant, Marie, arrivée accidentellement le 21 courant.

Nous donnons cette semaine les honneurs des colonnes éditoriales à deux articles très importants sur la colonisation du Manitoba et du Nord-Ouest. Ces articles sont de l'Echo du Manitoba et du Manitoba.

On parle dans le public de certaines correspondances échangées entre le Ministre des Travaux Publics et les autorités du Board of Trade, où ces derniers n'auraient pas le beau rôle. Y a-t-il anguille sous roche? Pourquoi tant de mystère?

M. G. Pelletier est depuis le 17 courant père d'un gros garçon qui est, parait-il, tout le portrait de son père. La mère et l'enfans se portent bien. M. et Mde R. Duplessis les grand parents ont été les parrains de l'enfant. Nos félicitations!

M. W. Bileau, ci-devant de l'Hôtel Alberta a abandonné, temporairement espèrent ses nombreux amis, la position de confianee qu'il occupe pour se retirer sur sa terre de Stony Plain. M. Bileau n'est pas a plaindre car il aura cette année 200 acres en culture. Au-revoir.

L'assemblée convoquée pour recevoir le rapport du comité nommé pour voir à l'établissement d'un hôpital "non-sectarian" a eu lieu mardi soir à la Salle Robertson. M. H. C. Taylor agissait comme président et K. W. McKenzie comme secrétaire. Le Rév. M. Gray prit la parole et dit que le 2 février dernier une assemblée du clergé et de deux membres de chaque congrégation avait eu lieu pour discuter l'opportunité d'établir un nouvel Hôpital Général à Edmonton, et un comité avait été nommé pour voir quels arrangements pourraient être faits pour arriver à ce résultat ; le 13 février le comité fit un rapport qu'il n'y avait aucune maison convenable disponible à acheter ou à louer ; le 11 mars le comité fit un nouveau rapport que la propriété Cameron pouvait s'acheter au prix de $5,000. $500 comptant et $500 par an avec intérêt. La propriété comprend la maison et 17 lots. Le secrétaire fit ensuite lecture d'un rapport des Drs. Wilson, McInnis, Harrison et Braithwaite donnant la raison de leur démission du Bureau des Médecins et concluant à la nécessité d'un nouvel Hôpital-Général, car celui que nous avons déjà est, parait-il, une combinaison d'Hôpital-général, maison de refuge et de maison de pension.

Le président dit que le comité d'arrangements était d'avis que le plus tôt l'hopital serait établi le mieux, que la bâtisse Cameron était très convenable, que le prix en était très raisonnable, qu'il faudrait avoir l'argent nécessaire pour faire le premier paiement de $500, plus $1,000 pour réparations, $1,000 pour l'ameublement et de quoi faire fonctionner l'hopital pendant un an. Des listes de souscriptions seraient ouvertes et le paiement par versements pourrait se faire par billets qui seraient escomptés à la Banque Impériale et le comité pourrait toucher l'argent immédiatement.

Le Dr. Wilson, appelé à prendre la parole refusa en disant que le rapport qu'il avait signé constituait son discours.

Le maire, W. S. Edmiston, étant membre du comité croyait ne devoir pas adresser la parole.

John A. McDougall était en faveur du projet et il avait confiance dans les médecins qui avaient signé le rapport. Le site était acceptable et les docteurs devaient être convaincus en faisant leur rapport que le public était prêt et désireux de souscrire pour établir cet hopital et le faire fonctionner, car un hopital n'est pas une entreprise pour faire de l'argent ; il faut de l'argent non-seulement pour établir l'hopital, mais pour le faire fonctionner.

M. W. J. Walker, tout en étant prêt à aider de tout son pouvoir la fondation d'un nouvel hopital, voulait savoir sur quelles ressources financières on pouvait compter, et si le gouvernement donne quelqu'aide. Il lui fut répondu par le Dr. Wilson que le gouvernement des Territoires donnait 10c par malade et jusqu'à 40c en plus pour les malades pauvres.

M. Alex Taylor étant membre du comité croyait devoir s'abstenir de prendre la parole.

Jas McDonald fit l'histoire de l'hopital général de Winnipeg qui avait si bien réussi. Le nouvel Hopital d'Edmonton réussirait de même.

T. Bellemay croyait que le temps était arrivé de commencer à souscrire et à ouvrir la liste.

Le Rev C B Freeman proposa, secondé par A E Potter, qu'il soit décidé d'établir un nouvel Hôpital Général d'après les désirs et les conseils des médecins ; Adopté unanimement.

Le Rev M. Gray proposa ensuite qu'un Bureau de Directeurs provisoires soit choisi pour prendre les souscriptions, demander l'incorporation légale de la législature si l'encouragement reçu du public le permet ; Adopté unanimement :

M E C Emery dit que les hopitaux de Lethbridge et Medicine Hat avaient une incorporatign légale par la Législature et il croyait que c'était le meilleur moyen de procéder.

Sur proposition de M Alex Taylor et McInnis le comité suivant fut nommé : W. S. Edmiston, T. Bellamy H. C. Taylor, A. Taylor, R. Manson, J. McDougall, J. McDonald, Johnstone Walker, Dr McInnis.

M. J. McDougall prit de nouveau la parole et conseilla, avant d'ouvrir les listes de souscriptions, de savoir exactement ou à peu près le montant absolument nécessaire pour établir l'hopital et le faire marcher durant la 1ère année. Il résulta de cette discussion que l'hopital de Lethbridge dépense par an 88c par jour par malade, l'hopital de Medecine Hat 91c, celui de Winnipeg 71c, et si le nouvel Hopital avait, durant la première année, 5000 jours de malades avec la proportion de 1000 jours de malades payants et 4000 jours de malades non-payants cela couterait $4000,00 c'est-à-dire 80c par patient.

Le président suggéra ensuite l'idée d'ouvrir la liste de souscription et annonça qu'il était prêt à recevoir les souscriptions ; personne ne s'avançant, l'assemblée s'ajourna.

MORINVILLE.

M. M. Hettinger viendra probablement ce bâtir au village il a déja retenu ses lots : Bravo!

Le bureau de poste est maintenant transféré au magasin de M. D. Morin, ce qui rend grand service a toute la population.

M Omer Gouin a achetée du C.P.R. N.W.¼ 33, 55, 25 W of 4, il a acheté aussi trois Lots au village de Morinville. Nos félicitations.

Une assemblée générale des actionnaires de la Cie du Moulin aura lieu lundi le 27 courant à 2 heures p.m. pour discuter l'opportunité d'acheter un moulin à bardeaux.

L'enfant de M C Turgeon qui a été victime d'un si terrible accident est morte mardi matin. La jeune enfant est tombée dans un sceau d'eau bouillante destinée à preparer la portion des cochons, et elles a souffert des brulures internes tellement sérieuses qu'elle y a succombé. Nos condoléances a la famille.

LE BOULET D'OR.

(Suite et fin)

V

—Et vos nobles parents, monsieur le baron ? Ils ne consentiraient pas à s'allier à la famille d'un pauvre américain.

—Pardon, monsieur Morton. Mes parents consentent.

—Ah ! ah !

Et le père Morton étendit le bras droit, poing fermé en dehors, et le ramena d'un coup sec. En même temps, ses gros yeux s'injectèrent de sang.

—Nous en reparleront plus tard, monsieur le baron. Rien ne presse.

Les soupçons de Balderby s'accentuèrent lorsque Gontran lui adressa semblable demande et témoigna d'un désintéressement non moins exemplaire.

Il le renvoya également à plus tard.

James prit sa fille à part et l'informa de la double démarche de ses sauveteurs.

Miss Suzanne en rit aux larmes.

—J'estime ces deux gentilshommes, dit-elle, mais je ne les aime ni l'un ni l'autre. Or, je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai.

—Pourvu qu'il me plaise aussi n'est ce pas, fillette ?

—Oh ! je suis sûre qu'il te plaira. Balderby recula d'étonnement.

—Tu as donc déjà fait ton choix ?

—Je n'ai pas dit cela, père.

—C'est que.........

—J'ai dit et je répète que je ne veux être ni baronne ni vicomtesse.

Mme Balderby fut mise en dehors de ces confidences. A quoi bon lui causer de l'émoi ; elle était si heureuse à Dammarie-les-Lye !

Mais plus Balderby réfléchissait, plus il doutait de la sincérité des deux rivaux. Pour les éprouver, il s'enferma chez lui, et quand ils se présentèrent il leur fit dire qu'il était trop occupé pour les recevoir. Il renouvela cette manœuvre le lendemain. S'ils ne s'en fâchaient pas, ce serait la preuve de leur duplicité : on ne se fâche jamais contre un nabab dont on a conçu l'espoir d'épouser la fille unique.

Or, le jeudi matin, Balderby lisait avec stupéfaction dans le Rapide l'histoire de son émigration à Dammarie-les Lys.

Cela n'était pas présenté de méchante façon, au contraire ! De Manillon engageait James à mépriser les cancans de la presse et à rentrer dans le monde, où sa disposition avait laissé un vide. On refaisait l'éloge de la charmante Suzanne et on exagérait le nombre des demandes en mariage qu'elle avait essuyées depuis sa médiocrité volontaire.

James souriait en admirant presque ce coup de portage ; mais la fin de l'article le bouleversa complètement.

Ce dernier paragraphe s'intitulait : Le tic de Balderby, et était ainsi conçu :

"Vous connaissez sans doute l'Union Stock Yards de Chicago, un marché vivant de 345 acres de superficie, pouvant contenir 25,000 bœufs, 100-000 porcs, 22,000 moutons et 1,200 chevaux ? C'est la grande tuerie d'Amérique, la plus grande boucherie du monde. Eh bien ! qui la croirait aujourd'hui ! James Balderby en était il y a trente-cinq ans, en des bourreaux attitrés, oui, Balderby lui-même jeune gaillard à forte encolure, le cou gras et rose, les yeux à fleur de tête sans barbe, l'air étonné et placide.

"Du matin au soir, sans trêve ni merci, comme un forgeron forge, comme un tailleur coud, comme un cordonnier bat la semelle, Balderby égorgeait trois ou quatre cents porcs. Par jour, entre un lever et un coucher de soleil !

C'était un beau spectacle, trop rouge, mais bien américain.

Au milieu d'une salle très haute, James Balderby, le couteau à la main attendait les condamnés.

Ceux-ci, de minute en minute, lui arrivaient un à un, liés par une patte de derriere à une chaine qui les tenait suspendus dans le vide.

Il les saisissait par l'oreille gauche, comme pour une réprimande, plongeait le couteau, d'un mouvement raide d'automate, puis le retirait fumant égoutant la liqueur de pourpre. Un tout petit bruit gras...C'était fait ! La salle paraissait tapissée de rouge et parée d'écarlate. L'exécuteur était rouge, depuis les bottes jusqu'à la nuque ; les garçons qui l'aidaient, rouges aussi, ressemblaient à des démons hurlant au millieu de victimes hurlantes, dans un tapage infernal, où l'homme criait plus fort que le bête.

Une fumée de sang très chaude, comme la vapeur d'un bain, montait et grisait, d'une ivresse méchante. Elle s'échappait d'autour de Balderby. Il en était le centre. Il en était entouré comme de nuages, pareil à une sorte de Jupiter hideux tragique et burlesque.

Excellent jeune homme, au reste, que James Balderby, incapable de tuer autre chose que des porcs ! L'Union stock Yards payait bien. Il fit des économies et entra dans l'ère des spéculations qui lui ont si bien réussi.

De son ancien métier de tueur, il n'a conservé qu'un tic bizarre, inexplicable pour ceux qui ne savaient rien de son passé. Comme il a beaucoup plus agi que parlé en sa vie, James n'a point la parole facile et il appuie volontiers d'un geste favori chacune de ses démonstrations, de ses galanteries ou de ces politesses. Il s'interrompt alors en souriant, étend brusquement le bras droit, poing fermé et tourné en dehors, puis d'un coup sec il ramène le bras. Le porc n'y est plus, le couteau manque, mais le geste le même. Balderby y tient.

En somme, ce valeureux fils de ses œuvres a la conscience de n'être pas ridicule.

VI

Le sous-lieutenant Julien Loiseau ne se doutait guère, en venant passer au pays son congé de quinze jours, qu'il s'éprendrait de la fille d'un nabab.

S'il avait pu le prévoir, il se serait épargné—bien à tort—cette prétention excessive. Celui-là n'était pas de ces coureurs de dot qui comptent sur leur prestige pour tourner la tête aux filles de millionnaires.

Julien s'éprit, à première vue, de miss Suzanne, et comme les Morton ne lui semblaient pas des personnages trop au-dessus de lui, il ne fit rien pour chasser de son cœur un sentiment qu'il éprouvait pour la première fois et qui lui apportait un bonheur inconnu.

Tout d'abord, naturellement, sans s'y appliquer, il s'empara du père. James, droit et simple, sympathisa de suite avec cette droiture et cette simplicité.

Chose curieuse, le sous-lieutenant Loiseau qui n'avait jamais fait grande cauzette avec les jeunes filles, trouvait toujours matière à jaser devant Suzanne.

Il est vrai qu'il y était encouragé par des yeux d'où se dégageait un courant de sympathie irrésistible.

La première semaine, ce fut de l'enivrement pour ce néophyte de l'amour. Il se laissait aller à ce courant qui nous a tous pris, tant que nous sommes, et entrainés sur le fleuve idéal aux rives enchanteresses, aux horizons infinis.

Mais la cruelle réalité s'impose, implacable. Son congé allait expirer ; le devoir le rappelait en Afrique, un devoir auquel il ne pouvait faillir.

Reverrait-il jamais ces étrangers qui eux aussi, ne tarderaient pas à se remettre en route, tout là-bas, au bout du monde ?

Et cette idée le rendait si sombre, quand il se trouvait en face de lui-même, que la mère Loiseau lui dit un matin.

—Eh bien. fiston qué qu'tas ? Tu t'ennuies, p't-être bien, auprès de mémé.

—Oh ! grand'mère, peux-tu dire des choses pareilles ! Tous mes congés, je viendrai les passer auprès de toi.

—Surtout si la petite Morton est là !

Elle y voyait encore clair, la maman Loiseau ? Elle n'entendait pas moins bien, et sans avoir l'air de regarder ni d'écouter, elle avait tout compris.

Elle embrassa son fiston, lui posa la main à la place du cœur :

—C'est là qu'ça t'tient, pas vrai ?

Un flot de larmes monta aux yeux de Julien.

—Grand béta, fallait m'en parler plutôt. J'en aurions touché un mot à Marie,

—Ne fais pas cela, grand'mère !

—Pourquoi pas. Y n'sont pas déja si riches, les Morton !

Julien lui fit promettre de lui garder son secret ; il verrait......il réfléchirait...il était assez grand pour faire ses affaires lui-même.

Ce fut seulement la veille de son départ, qu'il se décida à attaquer miss Suzanne pendant une courte absence des parents.

—Mademoiselle, je ne suis encore qu'un bien petit officier de l'armée française, mais il faut dire que moins heureux que la plupart de mes collègues, j'ai dû sortir du rang. Mes parents étaient de pauvres ouvriers. Ils n'ont pu me faire donner qu'une instruction primaire. Au régiment, je me suis remis à l'étude et j'ai regagné ainsi le terrain perdu par la force des choses. Devant moi, j'ai l'avenir de tout bon soldat qui sait bien qu'en faisant son devoir, il n'arrivera jamais à la fortune. Mais est-il nécessaire d'être riche pour être heureux ? Je ne le crois pas.

Il fléchit le genou devant elle;

—Mademoiselle, voulez-vous m'accorder votre main ?

—Oui, Julien.

Ce oui, aucune jeune fille ne le prononça de meilleur cœur.

L'arrivée de Mme Morton mit fin au duo si bien commencé. Julien n'eut que le temps de dire à Suzanne :

—Demain matin, je parlerai à monsieur votre père.

Cette seconde démarche—malheureusement indispensable—l'inquiétait à cause du changement qui s'était opéré tout à coup dans le caractère du père Morton. Depuis deux jours, le brave homme se renfermait chez lui et paraissait préoccupé. Julien avait même appris qu'il s'était réfusé à recevoir ses deux sauveteurs. Il tenait ce détail de sa grand'mère, qui le tenait de la bonne.

Le lendemain matin, comme il se disposait à aller affronter l'Américain, Mme Morton entra chez sa nourrice.

—J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, leur dit-elle. Nous partons, ce soir. James le veut et il a malheureusement raison.

Et tout d'une haleine, Marie raconta leurs déboires de millionnaires sacrifiés à la curiosité publique. Elle révéla le vrai nom de son mari et tendant le Rapide à Julien ;

Voyez, monsieur, s'écria-t-elle, combien on est méchant pour nous ! Comme si ce n'était pas honorable pour James d'avoir eu des débuts aussi durs !

Et pendant que Julien, pâle de colère et de chagrin contenus prenait connaissance de l'article, elle supplia nounou de partir avec eux, de les accompagner dans le midi de la France où ils passeraient la saison froide.

Mais la mère Loiseau se trouvait bien trop vieille pour quitter son village. Alors, Marie lui annonça qu'on lui ferait construire à Dammerie une gentille maison où elle ne manquerait de rien.

Quand Julien eut achevé sa lecture il fronça les sourcils prit son képi, embrassa sa grand'mère, salue Mme Balderby et sortit sans vouloir dire où il allait.

VII

A la même heure, le nabab consentait enfin à recevoir le vicomte de Varnière et le baron de Laigreval, qui s'étaient présentés ensemble.

—Bonjour, messieurs, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite matinale ?...

Gontran montra, avec un geste méprisant, le Rapide laissé sur la table.

—Nous avons lu cette infamie, et nous venons nous mettre à votre disposition pour vous servir de témoins dans cette affaire.

—Bien joué ! pensa James. A mon tour, maintenant.

Et leur tendant à chacun une main.

—Mes amis, leur dit-il, contre qui voulez vous que je me batte ? Contre M. de Manillon ? Mais c'est un charmant homme ! Il n'a jamais écrit que du bien de moi. D'ailleurs, il n'y a rien dans cet article qui ne soit absolument vrai. C'est positif que j'ai tué des porcs à mes débuts, pour le compte de l'Union Stock Yards de Chicago.

Cette confession parut consterner les cousins, qui avaient cru à une abominable "fumisterie" de reporter.

—Cela vous étonne, messieurs. C'est pourtant la vérité. Vous pouvez le dire à vos nobles parents qui ne manqueront pas—du moins, je l'espère pour leur dignité—de vous retirer un consentement donné à l'aventure. Adieu messieurs.

Et leur tournant le dos, il les planta là.

Un instant après le départ de ces messieurs, arrivait le sous-lieutenant Loiseau. Il venait mettre son épée au service de James Balderby.

—Mais il n'y a pas d'injure, dit le nabab. Tout cela est exact d'un bout à l'autre. Je ne m'appelle pas Morton, mais Balderby, et j'ai tué des porcs dans ma jeunesse. J'en ai tué beaucoup.

Il se mit à rire, de son bon gros rire d'homme qui n'a rien à se reprocher.

Julien ne risit pas lui !

—Tout va bien dit-il, du moment que vous ne vous considérez pas comme offensé par cet article. Au fond, je suis de votre avis. Tout deux nous sommes partis du bas de l'échelle sociale ; nous nous comprenons.

—Avec cette différence que vous avez pris le sentier de la gloire, et moi, le grand chemin de la fortune. Il est vraie qu'en Amérique, nous n'avons pas de gloire.

Julien changea de conversation.

Je venais également vous rappeler, monsieur Balderby, que mon congé expire après-demain. Il me faut donc reprendre, dès ce soir, le chemin de l'Afrique. Je viendrai vous faire mes adieux dans l'après midi.

N'y manquez pas, jeune homme dit Balderby avec affabilité.

Julien s'éloigna de la villa Morton sans jeter un regard en arrière.

C'était la première fois qu'il battait en retraite devant un ennemi supérieur en nombre. Que trouvait-il contre deux cent cinquante millions ?

Il était à peine sortit que Suzanne rejoignait son père au salon.

Mon Dieu ! fit James en l'apercevant, comme tu es défaite, ce matin ! Qu'as-tu donc ?

—Rien père.

—Cela la contrairie de quitter ce joli pays !

Et comme il se taisait, visiblement soucieux elle s'écria :

—Pourquoi me faire attendre ainsi père ? Tu as quelque chose à me dire et tu ne me le dis pas......Ce n'est pas gentil, père.

—Moi ? par exemple ! Je ne sais pas seulement de quoi tu veux parler.

Elle fondit en larmes.

—Allons ! fillette, explique-toi . qu'est-ce que tu attendais de ton père, qui t'aime bien et dont l'unique désir est de te voir heureuse comme tu l'as toujours été, jusqu'à ce matin ?

Après une hésitation.

—Monsieur Julien...ne t'a pas...... parlé de moi ?

—Pas du tout !

—Oh ! c'est mal. Pourquoi m'a-t-il trompée ainsi ?

—Il t'a trompée, le sous-lieutenant Loiseau ?

—Je crois bien ! il devait te demander ma main !

—Ta main ! !

James Balderby souta en l'air et agita violemment son bras droit.

—Comment tu songes à nous quitter si jeune. Tu consentirais à épouser un français !... un soldat d'Afrique !... tu le suivrais au désert et tu nous planterais là, comme si nous avions une ribamdelle d'enfants pour nous consoler.

Elle lui ferma la bouche avec ses jolies mains et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Père, je l'aime ! Ce n'est pas ma faute, je l'aime !

Mais il ne t'aime pas, lui !

Si Seulement...

James prit un air terrible.

—Seulement, s'écria-t-il avec rage, il ne voudrait pas épouser la fille d'un tueur de porcs. Mon Dieu ! que ces Français sont donc arriérés ! Ils mangent tous du porc et ils trouvent que c'est ravalant de le tuer ! Eh bien ! oui, j'en ai tué, et, s'il le fallait, j'en tuerais encore. Il n'y a pas de sot métier

Il arpentait le salon avec des allures de bête féroce en cage. A chaque fin de phrase, son tic lui revenait et ses yeux s'injectaient de sang.

—Père, lui dit-elle, si Julien m'a trompée, ce n'est pas pour ça. C'est à cause de ... tes millions.

—Tu crois ?

—J'en suis sûre.

Le sous-lieutenant Loiseau tint parole à James Balderby. Il vint lui faire ses adieux, accompagné de sa grand-mère.

Qu'il avait changé en quelques heures ! A le voir si pâle, les yeux cernés, le front plissé, on eût dit qu'il sortait de maladie.

—Monsieur Loiseau, lui dit James, je désirerais avoir avec vous un long entretien particulier.

L'aïeule tressaillit de bonheur. Elle échangea avec Marie un regard d'intelligence.

Le nabab fit entrer Julien dans son cabinet de travail.

—Vous avez oublié, ce matin, jeune homme, d'éclairer votre lanterne.

Julien rougit violemment.

—Oui, repéta Balderby, "d'éclairer votre lanterne." J'admire cette expression qui a passé en proverbe. C'est ainsi que votre Florian a égalé, pour une fois, votre génial Lafontaine. Comme vous voyez je ne suis pas trop ignorant pour un tueur de porcs.

Ce disant, il était agité d'un tremblement nerveux.

Julien comprit l'allusion.

—Je vous ai offert mon épée, monsieur Balderby, dit-il. C'est ce que j'ai de plus précieux.

—Merci monsieur Loiseau ; mais... est-ce tout ce que vous aviez à me dire ce matin !......N'aviez vous pas une demande à me faire !.........

Un père ne saurait se sacrifier davantage.

Julien lui saisit les mains, et d'un ton de profonde reconnaissance.

—Monsieur Balberdy, j'ai entendu dire qu'il était d'usages en Amérique de ne pas doter les filles. Aussi j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Susanne.

James ouvrit la porte, appela Susanne qui accourut, suivie de sa mère et de Nounou.

—Embrasse ton fiancé, lui dit-il. Il est digne d'entrer dans la famille de James Balberdy.